

EVOLUTION ET TENDANCES ACTUELLES DE LA RECHERCHE CODICOLOGIQUE ¹

DENIS MUZERELLE
I.R.H.T. Paris

Invité à présenter un exposé sur “les orientations actuelles” de la codicologie, il m’est vite apparu que la codicologie n’est pas une de ces disciplines vénérables qui ont derrière elles un long passé, une riche expérience méthodologique, et dans laquelle il soit possible de distinguer des orientations récentes qui renouvelleraient des approches plus traditionnelles. Si ce n’est pas d’hier que les savants ont commencé à étudier le manuscrit, la codicologie, en tant que discipline reconnue et consciente d’elle-même, n’a guère que trente ou quarante ans. Au rythme de l’évolution des sciences humaines, c’est une période extrêmement brève, qui laisse tout juste le temps de prendre conscience de la manière dont se posent les problèmes et de la façon de les résoudre. La plupart des orientations qui se manifestent aujourd’hui ne font que refléter la situation qui règne depuis quinze ou vingt ans et, pour en saisir les racines, nous sommes amenés à remonter pratiquement aux débuts de la discipline — ce qui, fort heureusement, ne veut pas dire au Déluge.

J’essayerai donc, dans un premier temps, de montrer comment la codicologie a graduellement pris conscience de ce qu’elle était en mesure d’apporter à l’histoire (et non pas seulement à l’historien) ². Je rappellerai ensuite les principaux aspects du contexte scientifique dans lequel s’est développée la recherche, et qui explique bien souvent la nature des opérations qui ont été lancées, ainsi que certaines de leurs limites. Je me livrerai, pour finir, à un rapide bilan dans quelques domaines relevant de la “codicologie matérielle” pour illustrer la façon dont la recherche a progressé au cours de ces dernières années.

I. L’ELABORATION D’UNE PROBLEMATIQUE

Les origines historiques

On a pu faire remonter la généalogie de la codicologie jusqu’à F.A. Ebert,

1. Conférence prononcée à l’ouverture du séminaire *Análisis, evolución y catalogación del libro manuscrito en España*, organisé par l’Université de Séville dans le cadre du Programme de formation professionnelle du Fond social européen (Séville, 15 janvier 1991). Je saisis cette occasion de rendre hommage aux efforts déployés par les organisatrices, Mmes T. Laguna Paul, P. Ostos Salcedo et M. L. Pardo Rodríguez, pour le développement des études codicologiques dans leur pays.

2. On m’autorisera à résumer, dans cette partie, un passage d’une communication présentée il y a peu dans le cadre de la table ronde *Rationalisierung der Buchherstellung* (Wolfenbüttel, Herzog August Bibliothek, novembre 1990; à paraître dans les Actes.)

bibliothécaire à Wolfenbüttel qui, dès 1825, dressait les grandes lignes d'une *Handschriftenkunde*³. Mais il a fallu attendre jusqu'à Ludwig Traube⁴ pour que l'idée trouve un écho et qu'il soit à nouveau question d'une branche de la paléographie vouée à l'étude des caractères qui ne ressortissent pas directement à l'histoire de l'écriture ou à la reconstitution des textes.

Cependant notre discipline n'est pas directement née de ces réflexions théoriques, mais plutôt d'un développement progressif de la curiosité pour ce qui, dans le livre, n'est ni texte ni écriture, mais sans lequel ni l'un ni l'autre ne pourraient exister. Ce sont bien évidemment les paléographes qui, dans le cadre de leurs préoccupations spécifiques, ont commencé à prendre peu à peu conscience l'existence d'un objet sous-jacent. Des érudits comme Rand et Jones dans leurs recherches sur le développement de la caroline⁵, et plus encore Lowe dans son enquête sur les manuscrits pré-carolingiens⁶, ont probablement joué un rôle majeur en accordant toujours plus d'importance aux pratiques de préparation de la page pour mieux identifier les productions de telle période ou de telle région.

Je soupçonne également (sans avoir véritablement cherché à étayer cette intuition par une enquête), que le développement des reproductions de manuscrits en fac-similé⁷ a pu stimuler l'intérêt pour les caractères matériels du volume. En effet, dans l'immédiat avant-guerre, les pays d'Europe ont rivalisé d'initiatives pour reproduire et exhiber ce qu'ils considéraient comme les monuments les plus marquants de leur histoire culturelle nationale. Ces reproductions sont régulièrement accompagnées de notices de présentation rédigées par de presti-

3. F. A. EBERT. *Zur Handschriftenkunde*, 1825. L'ouvrage ne paraît pas avoir connu une grande diffusion. On peut en lire l'analyse par J. P. GUMBERT, "Ebert's codicology a hundred and fifty years old", dans *Quaerendo*, 5 (1975), p. 336-339; voir aussi F. NESTLER, *F. A. Ebert und seine Stellung im nationalem Erbe der Bibliothekswissenschaft*, 1969.

4. TRAUBE, *Vorlesungen und Abhandlungen*, I: *Zur Paläographie und Handschriftenkunde*, hrsg. v. P. Lehmann, München, 1909, p. 84-1270: "Grundlagen der Handschriftenkunde". La disparition prématurée de l'auteur (1861-1905) ne lui laissa pas le temps de d'élaborer un texte définitif. C'est à K. LÖFFLER, qu'il revient d'avoir publié le premier manuel complet (mais élémentaire) en la matière: *Einführung in die Handschriftenkunde*, Leipzig, 1929.

5. E. K. RAND, *A survey of the manuscripts of Tours*, Cambridge (Mass.), 1929; E. K. RAND, L. W. JONES, *The earliest book of Tours*, Cambridge (Mass.), 1934; L. W. JONES, *The script of Cologne from Hildebold to Hermann*, Cambridge (Mass.), 1932.

6. E. A. LOWE, *Codices latini antiquiores*, Oxford, 1934-1972, 12 vol. in-f°. Il est à noter que ce savant est sans doute le premier à avoir envisagé que les données concernant les manuscrits puissent faire l'objet de calculs statistiques (voir ses tableaux de pourcentages dans les introductions aux différents volumes). Sur cette évolution de la paléographie vers l'observation codicologique, voir T.J. BROWN, "Latin palaeography since Traube", dans *Transactions of the Cambridge Bibliographical Society*, 3 (1963), p. 361-381 (réimpr. dans *Codicologica: towards a science of handwritten books*, vol. I, *Théories et principes*, Leiden, 1976, p. 58-74).

7. L'importance des publications en fac-similé pour le développement de nos disciplines peut être saisi à travers l'exposition à laquelle ils ont donné lieu: *Manuscrits et imprimés anciens en fac-similé, de 1600 à 1984*, Bruxelles, Bibliothèque royale, 1984. Voir aussi F. V. SPETZLER, "Handschriften und Handschriften-Faksimiles in Forschung und Lehre", dans *Codices manuscripti*, 2 (1976), p. 50-53; M. KRÄMER, "Faksimile-Ausgabe als verlegerische Herausforderung im Dienste der Forschung", *ibid.*, 5 (1979), p. 58-62.

gieux savants. Or, dans cet exercice, il devient particulièrement sensible que de nombreux éléments qui contribuent donner sa personnalité au livre ne sont pas visibles en photographie, et méritent d'être décrits.

La codicologie, science auxiliaire de la philologie?

S'il reste difficile de pousser la "préhistoire" de la codicologie plus loin que ces quelques généralités, son acte de naissance officiel est précisément daté: on s'accorde à le reconnaître dans un article de 1950 dans lequel François Masai discute l'ouvrage de l'helléniste Alphonse Dain, *Les manuscrits*⁸. Masai s'insurge avant tout, et avec raison, contre le rôle étriqué et subalterne que Dain attribue à ce qu'il appelle encore "codicographie", en ne laissant comme champ propre à cette "science des manuscrits" que la connaissance des fonds de bibliothèques, et en subordonnant cette activité aux stricts besoins de l'éditeur de textes. Il revendique au contraire, pour la codicologie, le droit d'être considérée comme une véritable "archéologie du manuscrit", étudiant celui-ci sous tous ses aspects (historiques, mais surtout matériels) et jouissant de l'autonomie vis-à-vis de la paléographie et de la philologie. Mais il s'agit d'une archéologie entendue dans un sens extrêmement restrictif. Elle doit en effet se cantonner dans l'expertise des objets qui lui sont soumis; et à travers les exemples allégués, on constate qu'il s'agit moins d'une expertise de l'objet lui-même que de la matérialité du texte qu'il porte. Par ailleurs, si Masai préconise l'exhaustivité, c'est au sein d'un seul et même livre dont on devra chercher à analyser toutes les caractéristiques, sans qu'il soit envisagé de les comparer avec celles d'un autre témoin.

Mais ce qui surprend le plus, c'est la façon dont Masai dénie catégoriquement à la codicologie le droit de se livrer à la moindre interprétation des faits qu'elle observe et l'insistance avec laquelle il lui refuse la qualité de discipline historique. Son seul devoir est de fournir des informations brutes à la paléographie, à la philologie, à l'histoire de l'art. Seules ces dernières, jouissant du statut de disciplines historiques, disposeraient du droit d'interprétation. Ainsi, dans le moment même où il proclame l'indépendance de la codicologie vis à vis des autres disciplines, il s'emploie paradoxalement à la leur assujettir.

Paru quelques années après cette "proclamation d'indépendance", le travail de L. M. J. Delaissé sur les oeuvres de Thomas de Kempis⁹ est le premier ouvrage à afficher le terme de "codicologie" dans son titre. L'étude serrée du

8. F. MASAI, "Paléographie et codicologie", dans *Scriptorium*, 5 (1950), p. 279-294; il développe son point de vue dans "La paléographie gréco-latine: ses tâches et ses méthodes", dans *Scriptorium*, 10 (1956), p. 281-302 (réimpr. dans *Codicologica...*, vol. I [cité supra], p. 34-53). — A. DAIN, *Les manuscrits*, Paris, 1949.

9. L. M. J. DELAISSE, *Le manuscrit autographe de Thomas a Kempis: examen archéologique et édition diplomatique du Bruxellensis 5855-61*, Paris, Bruxelles, Anvers, 1956 (*Les publications de "Scriptorium"*, 1-2). Sur le rôle de Delaissé dans l'émergence de la codicologie, voir G. K. FIERO, "L. M. J. Delaissé, 1972-1972: an appreciation", dans *Quaerendo*, 9 (1979), p. 69-78.

manuscrit autographe constitue un exemple bien caractérisé de cette expertise que préconisait Masai. Une nouvelle dimension s'y ajoute pourtant, lorsque l'auteur énonce que l'archéologie du livre doit tendre à reconstituer la dynamique de la production du livre. L'application qu'il fait de ce principe montre cependant que cette observation du livre "en train de se faire" vise moins à éclairer les caractères intrinsèques de l'objet qu'à retracer la genèse matérielle du texte qu'il porte. Néanmoins, Delaissé ne s'est pas totalement laissé enfermer par les interdits mentionnés plus haut, puisqu'il affirme que l'archéologie du livre doit se livrer à "l'interprétation des faits observés", en ajoutant cependant cette énorme restriction: "par rapport au contenu".

Cette conception de la codicologie comme une simple technique d'enquête fournissant l'information nécessaire aux autres disciplines connaîtra une belle fortune, jusqu'à nos jours encore. Elle atteint une sorte d'apogée lorsque la codicologie se met en quête d'instruments de plus en plus sophistiqués pour accomplir sa tâche, sans avoir pour autant défini une problématique propre. On en a un exemple avec le colloque international organisé en 1975 sur les techniques de laboratoire dans l'étude des manuscrits ¹⁰ où c'est finalement la codicologie elle-même qui se trouve réduite au rang de simple procédé de laboratoire, et où se trouve finalement posée la question: qu'est-ce que le chercheur (entendez: le philologue ou l'historien qui dispose du droit d'interpréter) peut attendre de la codicologie? ¹¹.

A la découverte du domaine codicologique

Au cours des années soixante, les travaux codicologiques se développent rapidement. Mais il faut attendre les environs de 1970 pour que cette efflorescence donne lieu à de nouvelles réflexions méthodologiques, qui permettent de mesurer le chemin parcouru. La création, en 1971, de la première chaire universitaire de codicologie permet à Albert Grujjs de développer, dans sa leçon inaugurale ¹² un exposé très consistant des origines de la discipline, de son domaine et de ses méthodes. Une bonne partie de ce texte important s'emploie en fait à régler les délicats "problèmes de frontière" qu'a soulevé l'émergence de la discipline aux côtés de la paléographie et de la philologie. Une sorte de *gentlemen's agreement* est proposé, au moyen d'un distinguo plus ou moins cauteleux, qui sépare une "codicologie *stricto sensu*", domaine propre des codicologues, d'une "codicologie au sens large" auxquelles les autres disciplines sont invitées à collaborer.

10. *Les techniques de laboratoire dans l'étude des manuscrits* (Colloque, Paris, 1972), Paris, 1974, in-4° (*Colloques internationaux du C.N.R.S.*, 548).

11. Je paraphrase ici, sans qu'elle soit visée par cette remarque, le titre de la communication de G.OUY à ce même colloque: "Qu'attendent l'archéologie du livre et l'histoire intellectuelle des techniques de laboratoire?" (*ibid.*, p. 77-94).

12. A. GRUIJS, "Codicology or the archaeology of the book: a false dilemma", dans *Quaerendo*, 2 (1972), p. 87-108.

Mais il est intéressant de noter que, pour la première fois, il est question d'étudier "la fonction sociale du livre, les problèmes philosophiques et sociologiques qu'il soulève en tant que phénomène culturel et véhicule de communication". Cependant une question aussi grave relèvera, bien sûr! de la codicologie "au sens large", tandis que la codicologie *stricto sensu* reste définie selon des critères très voisins de ceux de Masai et Delaissé.

C'est à peu près à la même époque qu'est mise en chantier, à l'initiative du même savant, la série *Codicologica*¹³ qui, sous forme de somme collective, constitue la première tentative d'élaboration d'un traité de codicologie. Le volume I est consacré aux "Théories et principes": plusieurs évolutions notables s'y manifestent. Alors que les différentes définitions de la codicologie élaborées jusqu'alors n'avaient jamais considéré que l'étude de manuscrits pris isolément, Delaissé¹⁴ insiste sur la nécessité de confronter les manuscrits entre eux, de comparer ceux qui ont une date ou une origine commune, de regrouper ceux qui présentent des caractères identiques. On pourrait ainsi déterminer les particularités des différents lieux et périodes de production et s'acheminer ainsi progressivement vers une histoire du livre manuscrit.

L'opinion qu'exprime Albert Derolez¹⁵ va largement dans le même sens. Mais la finalité de ces confrontations est, chez lui, sensiblement différente: se référant principalement à l'époque où le renouveau humanistique entre en concurrence avec la tradition gothique, la codicologie "comparée" à laquelle il propose d'aboutir vise plus spécialement à caractériser le milieu dans lequel les volumes sont produits. Ainsi, après vingt-cinq ans d'existence reconnue, la codicologie se découvre enfin la mission d'élaborer une typologie du manuscrit, dans la synchronie et dans la diachronie: elle est désormais sortie de l'enfance.

Parmi les nombreux travaux qui s'en trouvent stimulés, ceux de Léon Gilissen¹⁶ méritent l'attention par l'orientation qu'ils confèrent à ses analyses codicologiques. La production du livre n'y est plus perçue comme un processus homogène plus ou moins régulier et continu, mais néanmoins global, mais comme la résultante d'une conjonction d'opérations techniques, qu'il s'agit de décomposer et d'interpréter, chacune selon sa logique propre. L'objet final de l'enquête est donc moins la variété des caractères que ces différentes opérations, diversement exécutées et diversement combinées, confèrent ensemble au produit final, que la logique opératoire qui régit chaque étape et en règle la succession. Le patient déchiffrement des traces que le livre conserve dans sa chair ne vise plus tant à reconstituer les péripéties de son passé qu'à ressusciter les gestes et le savoir-

13. *Codicologica: towards a science of handwritten books*, Leiden, 1976-1980, 5 vol.; vol. I, *Théories et principes*, Leiden, 1976. Il est important de savoir que les textes publiés sont assez notablement antérieurs à la date de parution.

14. L. M. J. DELAISSE, "Towards a history of the medieval book", *ibid.*, p. 75-83 (je souligne l'emploi du singulier, qui fait toute la différence avec le sous-titre de la série: voir note précédente).

15. A. DEROLEZ, "Post scriptum" à la contribution de F. Masai, *ibid.*, p. 53-57.

16. Pour la bibliographie de cet auteur, se reporter à *Calames et cahiers: mélanges de codicologie et de paléographie offerts à L. Gilissen*, Bruxelles, 1985, p. 10-12.

faire de l'artisan. L'érudit sort enfin du livre où il s'est tenu jusqu'alors enfermé, et se promène en liberté dans le scriptorium pour se livrer à une sorte d'espionnage industriel, ou pour mieux dire, à une authentique archéologie du travail.

L'accession au plan de l'histoire

Un tournant capital se produit avec la parution, en 1980, des *Trois essais...* de C. Bozzolo et E. Ornato¹⁷, où l'adjectif "quantitatif" vient pour la première fois s'accoler à la codicologie. La nouveauté consiste d'abord à ce que l'on traite du livre médiéval en alignant des chiffres et en exhibant des graphiques. Mais l'aspect mathématique des démonstrations ne doit pas masquer le changement radical qui se produit dans la façon d'appréhender le livre médiéval et de solliciter son témoignage.

L'"Avant-propos" qui introduit l'ouvrage est relativement avare de justifications. Cependant, dans les années qui ont suivi, la réflexion méthodologique n'a cessé de s'approfondir (notamment au sein du groupe "Quantiquod"), et a produit un certain nombre de publications¹⁸ qui explorent systématiquement les potentialités et les implications de cette approche. Il est possible de la caractériser assez brièvement. Il s'agit, dans un premier temps, de détecter par une observation diachronique les phénomènes qui marquent l'évolution du livre sur le long terme; de mesurer ensuite les variations de ces phénomènes au sein de populations de manuscrits conditionnées par des contextes différents; de les expliquer enfin, soit par des facteurs internes à ces populations, soit par des facteurs externes.

Bien qu'elle nécessite elle aussi la décomposition de la facture du livre en un certain nombre d'opérations élémentaires obéissant à des lois propres, la finalité de cette double analyse se distingue de celle de la codicologie "opératoire" de Gilissen. On ne se propose plus seulement de mettre en évidence, à travers les gestes de l'artisan, le poids d'une tradition locale ou l'efficacité d'un certain "art de faire". Il s'agit en outre de découvrir ce qui fait que ces traditions ne sont pas universelles et permanentes, d'identifier et de jauger les facteurs qui les amènent à se différencier — et surtout à évoluer dans un certain sens plutôt que dans un autre. En d'autres termes, elle permet de comprendre et d'évaluer le progrès que manifeste l'évolution du livre.

La question n'est plus seulement de savoir comment le livre est fait, ou comment il se fait, mais d'observer comment il fonctionne intérieurement et

17. Carla BOZZOLO, Ezio ORNATO, *Pour une histoire du livre manuscrit au Moyen Age: trois essais de codicologie quantitative*, Paris, 1980; 2ed., avec supplément, 1983.

18. C. BOZZOLO, E. ORNATO, "Pour une codicologie", dans *Scrittura e Civiltà*, 6 (1982) p.263-302; I ID., "L'étude quantitative du manuscrit médiéval: aspects méthodologiques et perspectives", dans *Probleme der Bearbeitung mittelalterlicher Handschriften* (colloque, Kraków-Mogilany, 1983), Wiesbaden, 1986 (*Wolfenbütteler Forschungen*, 30), p.233-239.

réagit à l'environnement ambiant¹⁹. Sur ce point, l'approche se distingue donc radicalement des précédentes du fait qu'un livre ne réagit pas, qu'un livre n'évolue pas. L'analyse fonctionnelle ne pourra être conduite que par la confrontation d'ensembles de livres produits ou utilisés dans des conditions différentes.

Ces conditions –culturelles bien sûr, mais aussi sociales ou économiques– appartiennent de toute évidence au domaine de l'histoire. Lorsqu'on a pu montrer les conséquences codicologiques d'événements aussi étrangers *a priori* à l'histoire du livre que la rançon du roi Jean ou la Grande Peste²⁰, il devient évident que la conception extrêmement étroite prônée par Masai ne menait qu'à une impasse: enfermer la discipline dans les limites exigües d'une simple technique d'observation, en lui interdisant de quitter l'espace de son champ de fouille pour lever les yeux sur le plan historique, menait irrémédiablement à une sorte d'autisme scientifique.

Malgré son "indépendantisme" exacerbé, Masai s'était déjà vu contraint de réclamer la collaboration la paléographie et la possibilité de prendre en compte les phénomènes qui sont de son ressort, pour pouvoir en retour lui fournir le fruit d'une approche différente. Il est évident que la même concession est nécessaire à l'égard des toutes branches de l'histoire qui étudient les différents plans du contexte dans lequel le livre existe et évolue. Il s'agit, bien évidemment, de l'histoire intellectuelle, culturelle, artistique, technologique mais aussi de l'histoire sociale et économique; et ç'a été une autre nouveauté que de montrer que le livre ressortissait aussi à d'autres domaines que le strict plan intellectuel. Car bien que les codicologues aient constamment cherché à souligner la matérialité du livre, par opposition à cette abstraction intellectuelle qu'est le texte, le rapprochement avec les différents plans qui conditionnent le milieu matériel n'avait jusqu'alors guère été envisagé.

L'un des avantages, peut-être insuffisamment souligné, de cette problématique formulée en termes d'évolution fonctionnelle conditionnée, me paraît être de constituer une approche sinon universelle, du moins applicable à bien d'autres produits de l'activité culturelle. Cette polyvalence constitue un atout précieux puisqu'elle permet enfin de traiter globalement le livre, quelle que soit sa forme de production: manuscrite ou imprimée²¹ là où d'autres approches aboutissent nécessairement à traiter ces deux avatars par des moyens particuliers, au sein de

19. Cet aspect a été plus spécifiquement développé dans: Carla BOZZOLO, Dominique COQ, Denis MUZERELLE, Ezio ORNATO, "Une machine au fonctionnement complexe: le livre médiéval", dans *Le texte et son inscription* [colloque, Paris, 1984], Paris, 1989, p. 69-78.

20. Voir C. BOZZOLO, E. ORNATO "Les fluctuations de la production manuscrite à la lumière de l'histoire de la fin du Moyen Age français", dans *Bulletin philologique et historique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, an. 1979, p. 51-75; ID., Pour une histoire... (cité *supra*), I: "La production du livre manuscrit en France du Nord", p. 13-122; C. BOZZOLO, D. COQ, E. ORNATO, "La production du livre en quelques pays d'Europe occidentale aux XIVe et XVe siècles" dans *Scrittura e Civiltà*, 8 (1984), p.129-159.

21. Les travaux du groupe QUANTICOD ont régulièrement cherché à soumettre manuscrit et incunable à une même démarche: voir notes, 19, 32, 72

disciplines qui, à force d'agir indépendamment, se retrouvent étrangères l'une à l'autre.

Ainsi, l'évolution suivie par la codicologie depuis qu'elle s'exprime en tant que telle lui aura finalement permis de rejoindre le domaine historique, qui est le seul où l'on puisse légitimement invoquer la notion de progrès. Contrairement à ce que préconisait Masai, il apparaît clairement aujourd'hui que le codicologue doit se proclamer historien et agir comme tel, s'il veut fournir à l'histoire une contribution originale et exploitable, et non pas seulement lui transmettre un matériau brut qui, passé entre d'autres mains, ne pourra jamais être exploité au mieux de ses potentialités.

II. LES FACTEURS DU DEVELOPPEMENT

Cet exposé (peut-être un peu trop théorique) nous a fait passer, dans une sorte d'exercice de dérive contrôlée, de la notion de progrès de la discipline à celle du progrès historique de l'objet qu'elle étudie. Ce second aspect sera, je le suppose, abondamment illustré par les conférenciers qui interviendront dans le cadre de ce séminaire. Je reviendrai donc au sujet primitif: le développement de la recherche codicologique, que je voudrais évoquer maintenant de façon un peu plus concrète. Pour ce faire, il semble nécessaire de rappeler le contexte général dans lequel cette évolution s'est produite.

L'effort catalographique

La première des circonstances auxquelles on est amené à songer, puisqu'elle est elle-même directement liée à l'étude des manuscrits, est constitué par la mise en route de grandes entreprises de catalogage, à l'échelle nationale ou internationale²². Ce mouvement recouvre en fait deux réalités relativement distinctes.

En premier lieu, il s'agit d'entreprises de catalogage général, programmées et centralisées, généralement développées sur le plan national. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, c'est en Allemagne que ce mouvement s'est manifesté en premier lieu, et qu'il s'est développé avec le plus d'ampleur²³. On entendait d'abord combler l'important retard pris sur d'autres pays d'Europe, imputable semble-t-il aux traditions d'indépendance développées par les bibliothèques allemandes, depuis leur formation jusqu'à la Première Guerre mondiale: le morcellement politique du pays a longtemps eu pour conséquence que toute

22. Le point des différentes entreprises européennes a récemment été fait à l'occasion du colloque *Probleme des Bearbeitung mittelalterlicher Handschriften* (cité *supra*).

23. Voir G. POWITZ, "Die Katalogisierung mittelalterlichen Handschriften in der Bundesrepublik Deutschland", dans *Probleme der Bearbeitung...* (cité *supra*), p. 75-84.

bibliothèque de quelque importance avait rang de bibliothèque nationale et se considérait comme souveraine. Il s'agissait aussi de remédier aux perturbations dues à la guerre, marquée par de très nombreuses évacuations de bibliothèques ou destructions de fonds.

Le même mouvement s'est observé dans l'ensemble des pays d'Europe centrale: principalement en Autriche²⁴, mais aussi dans différents pays dits "de l'Est", où l'absence de moyens ne lui a cependant pas permis de prendre la même ampleur. Plus récemment, et pour des motifs un peu différents, l'Italie s'est lancée dans une entreprise du même ordre avec son *Catalogo unico delle biblioteche italiane*²⁵, mis en route après la longue phase préparatoire que nécessitait l'ampleur des fonds concernés.

Dans le même temps s'est développé une autre forme de catalogage, avec la mise en chantier de nombreux répertoires thématiques. Il était en effet devenu évident que les instruments de travail élaborés au siècle dernier n'étaient plus en mesure de donner satisfaction aux exigences croissantes des chercheurs²⁵. Et puisqu'on pouvait difficilement envisager de tout refaire, on en est venu à concevoir l'élaboration d'instruments sélectifs, destinés à répondre relativement rapidement aux besoins spécifiques de différentes disciplines (philologie, histoire du droit, musicologie, liturgie,...). Ces entreprises ont souvent pris un caractère international: le *Catalogue des manuscrits datés*²⁷, conçu au début des années soixante à l'usage des paléographes, en est un bon exemple.

Cependant, les rapports entre les entreprises de catalogage et la recherche codicologique sont, en définitive, beaucoup moins évidents qu'il n'y paraît de prime abord. Parmi ces répertoires spécifiques, la plupart ne s'intéressent qu'au contenu des volumes recensés et n'ont donc pas grosse incidence sur le plan codicologique (ni paléographique).

Le rôle des catalogues généraux est apparemment plus décisif. Mais il convient, là encore, d'apporter des nuances. On observe, par exemple, que l'Allemagne, où l'effort a été le plus méthodiquement concerté, n'a apporté qu'une très maigre contribution au mouvement codicologique proprement dit. C'est que les personnes et les crédits disponibles pour travailler sur les manuscrits ne sont pas

24. Voir O. MAZAL, "Der gegenwärtige Stand der Handschriftenbeschreibung in Österreich", *ibid.*, p. 59-74.

25. Voir: Istituto Centrale per il Catalogo Unico delle biblioteche italiane e le informazioni bibliografiche, *Notizie*, 11 (novembre 1986), *passim*; V. JEMOLO, M. MORELLI, *Guida a una descrizione uniforme dei manoscritti e al loro censimento*, Roma, 1990.

26. Voir les nombreuses réflexions de G. OUY sur ce sujet, et notamment: "Projet d'un catalogue de manuscrits médiévaux adapté aux exigences de la recherche moderne", dans *Bulletin des bibliothèques de France*, 6 (1961), fasc. 7, p. 319-335; "Comment rendre les manuscrits accessibles aux chercheurs", dans *Codicologica...* (cité *supra*), IV, "Essais méthodologiques", 1980, p. 9-58. Ce sentiment a été partagé par de nombreux savants: voir, par exemple, J. LOPEZ DE TORO, "El inventario, camino; el catálogo, cima bibliográfica", dans *Boletín de la Dirección general de Archivos y Bibliotecas*, 53 (1960), p. 8-12.

27. Pour un point de vue historique et critique sur cette entreprise, voir *Les manuscrits datés: bilan et perspectives* (table ronde, Neuchâtel, 1983), Paris, 1985.

en quantité illimitée. La priorité ayant été fixée de façon très officielle dans le répertoriage et la description des fonds, toutes les énergies disponibles se sont trouvées entièrement mobilisées par ce programme, ne laissant pratiquement pas de place à des initiatives plus proprement codicologiques. En ce sens, les travaux de catalogage ont pu constituer, localement, une entrave au développement de la recherche en codicologie.

Mais, sur le plan général, ils ont néanmoins aidé à l'essor de la discipline. Dans un souci de produire des instruments modernes, tenant compte des plus récents développements de la recherche et donnant satisfaction à un maximum de chercheurs, les normes de description²⁸ ont fait une place de plus en plus large à l'analyse matérielle du volume et à la reconstitution de son passé individuel. Sans donc jouer un rôle pionnier, ces entreprises ont permis à la codicologie de développer une audience qui, autrement, aurait pu rester restreinte à un petit nombre de savants. C'est par le biais des catalogues que certaines notions codicologiques, parfois élémentaires, se sont diffusées; que l'observation de certains caractères sont entrées dans la pratique courante des chercheurs. En bref, les habitudes de catalogage, en se transformant profondément, ont contribué à persuader le public que le manuscrit n'est pas un objet quelconque qui porte du texte, mais le témoin d'une tradition technologique et d'un contexte historique. Désormais, tout lecteur de catalogue — c'est-à-dire tout utilisateur de manuscrit — est averti, ne serait-ce que par la place qui leur est faite dans les notices, de l'importance qu'il convient d'accorder à ces questions.

Le "choc informatique"

Parallèlement à la mise en route de ces entreprises s'est produit ce qu'on peut appeler le "choc informatique", qui a apporté tant de renouvellement dans les méthodes de travail, et surtout dans le secteur des sciences humaines. Ce choc s'est produit au moment où les exigences croissantes des chercheurs commençaient à faire redouter que l'accumulation de la documentation ne la rende rapidement impossible à maîtriser; au moment aussi où l'obsolescence des instruments de travail conçus au siècle dernier commençait à faire craindre que la catalographie ne soit qu'un désespérant travail se Sisyphe.

Avec l'informatique, on a entrevu le moyen d'accumuler, de gérer et d'exploiter des masses de données pratiquement infinies, de les tenir perpétuellement à jour, et surtout de compléter les données traditionnelles par une foule d'autres dont la liste pourrait s'allonger au fur et à mesure des besoins et des découvertes. On s'est persuadé qu'avec l'aide de la machine, les infimes détails observés par

28. On trouvera un panorama des efforts accomplis dans ce domaine et des normes récemment publiées en annexe à la communication de A. J. GRUIJS, "L'informatique au service de la codicographie: le SDDR dans le projet PCC à l'Université de Nimègue aux Pays-Bas", dans *Probleme der Bearbeitung...* (cité *supra*), p. 205-232.

les spécialistes trouveraient rapidement leur signification et s'agglomèreraient d'eux-mêmes en ensembles typologiques structurés. Avec enthousiasme, on s'est lancé dans la conception de bases de données destinées à couvrir l'ensemble des besoins des chercheurs, et l'on a déployé une activité fébrile pour rendre la description des manuscrits compatible avec les exigences du langage binaire.

Dès les années soixante, alors qu'on ne communiquait encore avec la machine qu'au moyen de cartes perforées, on a vu s'élaborer les premiers projets de formulaires de description... qui apparaissent aujourd'hui comme de véritables dinosaures²⁹. Heureusement, les exigences des ordinateurs se sont rapidement assouplies, de sorte que le travail a pu se poursuivre utilement et s'approfondir³⁰.

Aujourd'hui, on ne conçoit plus d'opération de répertoire ni d'enquête de quelque ampleur sans le secours de l'informatique. Cependant, avec l'expérience accumulée au cours de cette période, il faut peut-être tempérer le bel enthousiasme qui s'était emparé des chercheurs à l'apparition des premières machines. Il semble en effet que si leur utilité pour les activités de type heuristique ou documentaire est indéniable, les grandes bases de données ne répondent qu'assez mal aux besoins de recherches systématiques³¹. Par définition, en effet, la recherche n'est pas programmable: elle suit une logique investigationnelle de type dialectique dans laquelle chaque nouvelle question dépend étroitement de la réponse qui a été fournie à la précédente, et n'est donc pas prévisible.

Dans le cadre du programme de recherche "Quanticot"³² nous avons été amenés, à maintes reprises, à constituer des mini-bases de données concernant un certain nombre de caractères relevés sur des échantillons de manuscrits plus ou moins peuplés, en vue d'étudier un phénomène codicologique particulier. Dans chaque cas, nous avons cherché à profiter de l'occasion pour relever et mettre en machine des données qui n'étaient pas directement utiles à l'enquête, dans l'espoir de les utiliser plus tard. Or, dans la plupart des cas, nous nous sommes

29. Voir par exemple G. OUY, "Quelques problèmes posés par le projet de code descriptif pour les manuscrits médiévaux", dans *Revue de l'Organisation internationale pour l'étude des langues anciennes par ordinateur*, 3 (1970), p. 19-38.

30. Il faut signaler de façon toute particulière celui qui a été mené sous l'impulsion d'Albert Gruijs, à l'Université de Nimègue, visant à mettre au point une sorte de syntaxe formelle de la description codicologique et à permettre l'exploitation de notices rédigées en style plus ou moins libre: voir P. HOLAGER, A. GRUIJS, C. H. A. KOSTER, *Producing codicological catalogues with the aid of computers (the PCC Project): a Project proposal*, Nijmegen, 1981 (Nijmegen University, Faculty of Science, Afd. Informatica, Report Nr. 28); A. J. GEURTS, A. GRUIJS, J. van KRIEKEN, *Codicografie en Computer: proeve van een leidraad voor het beschrijven van handschriften (PCC Project)*, Nijmegen, 1983.

31. Une réflexion critique s'est amorcée, depuis quelques années, sur l'utilité de bases de données générales et centralisées: voir par exemple D. MUZERELLE, E. ORNATO, "Echantillonnage et méthodes statistiques" dans *Le médiéviste et l'ordinateur*, n° 13 (printemps 1985: Le livre médiéval et l'informatique), p. 2-6; ou, sur un plan plus général, *Le médiéviste et l'ordinateur: Actes de la table ronde (Paris, C.N.R.S., 1989)*, publ. par L. FOSSIER, session III: "Fait-on bien de mettre les données en banque?", p. 83-109.

32. Voir "Un programme d'étude quantitative du livre médiéval", dans *Gazette du livre médiéval*, n° 6 (Printemps 1985), p. 13.

aperçus que ces données relevées par précaution, mais sans motivation immédiate, n'étaient finalement pas utilisables. Lorsque nous voulions aborder le problème auquel elles se réfèrent, il s'avérait que celui-ci se posait, en définitive, en des termes qu'il nous aurait été impossible de prévoir, et que les données n'avaient donc pas été relevées dans les conditions nécessaires.

Le même problème ne se pose pas avec ce qu'on peut appeler les "données traditionnelles": celles qui concernent l'auteur, le texte, la date, l'origine, les possesseurs du manuscrit. Ces renseignements gardent en effet, quel que soit le contexte, une valeur heuristique, c'est-à-dire qu'elles permettront toujours de retrouver UN manuscrit, et ce en dehors même de toute préoccupation directement relative aux manuscrits. En conséquence, à partir de toute base de données incluant ces renseignements, il sera possible de compiler rapidement des index alphabétiques ou des tables méthodiques qui seront immédiatement accessibles et exploitables par n'importe quel utilisateur donc immédiatement rentables, scientifiquement et économiquement. Il n'en va pas de même avec les données proprement codicologiques qui ne sont utilisables (voire intelligibles) que pour un petit nombre de spécialistes, et à condition qu'elles soient combinées et confrontées entre elles.

Il en découle une autre conséquence importante: les données "traditionnelles" étant d'une utilisation pratiquement universelle, il est facile de s'accorder sur la place à leur accorder ou sur la façon de les relever (même si ce dernier point soulève souvent de délicats problèmes de normalisation). Tel n'est pas le cas avec les données codicologiques, qui ne seront relevées de la façon réellement utile qu'à la condition que l'observateur ait une idée précise de la façon dont cette donnée peut être exploitée, et qu'il fasse en sorte que son observation puisse être immédiatement comparée à une observation analogue effectuée par un autre chercheur sur un autre manuscrit. Or dans le cas des grandes entreprises collectives, ces conditions ne sont que rarement remplies, quelles que soient les normes adoptées et les recommandations pressantes adressées aux collaborateurs. Aussi les données relevées se révèlent-elles souvent assez peu fiables, et difficiles à exploiter — surtout de façon quantitative.

C'est donc un bilan assez nuancé que je serais tenté de dresser de "l'aventure informatique", du moins sur le plan strict des données codicologiques, car l'apport est indéniable en ce qui concerne la recherche textuelle³³. Il reste néanmoins évident que cette transformation des méthodes de travail³⁴ a eu des réper-

33. Voir cependant les réserves et les inquiétudes formulées par G. OUY, "L'avenir des répertoires de manuscrits médiévaux: l'ordinateur apportera-t-il le salut ou le chaos?", dans *Probleme der Bearbeitung...* (cité *supra*), p. 197-204. Une récente table ronde a permis de confronter les expériences des catalographes: *Catalogage informatisé des manuscrits*, journées d'étude organisées par la Commission des manuscrits et livres rares de la Ligue européenne des bibliothèques de recherches, Cité du Vatican, 20-22 mars 1991.

34. On a un bon reflet de l'effervescence provoquée par ces transformations dans *Il manoscritto: situazione catalografica e proposta di una organizzazione della documentazione e delle informazioni* (table ronde, Rome, 1980), Roma, 1981.

cussions bénéfiques: elle a contraint à s'interroger sur les méthodes de description du manuscrit, à définir des normes d'observation et de notation, à préciser le vocabulaire en usage et par là même à affiner la connaissance des phénomènes qu'il recouvre. Elle a surtout obligé à organiser, structurer et hiérarchiser des faits ou des questions qui, jusqu'alors, ne faisaient l'objet que de remarques décousues.

Les progrès des techniques d'analyse

L'invasion de l'informatique ne représente en fait que l'une des facettes du progrès technologique général, qui a produit ses effets sur les sciences du manuscrit comme sur l'ensemble de la vie scientifique. Le développement technologique n'est certes pas un phénomène soudain: ce n'est évidemment pas d'hier que datent des moyens d'investigation tels que le microscope ou les rayons ultraviolets. Cependant, dans le courant des années cinquante et soixante, on a assisté à une accélération vertigineuse, notamment en ce qui concerne la mise au point de techniques d'observation, de mesure, d'analyse ou de détection. Cette sorte d'explosion a projeté des retombées dans tous les secteurs de l'activité de recherche, et de façon particulièrement sensible dans des domaines qui, traditionnellement rattachés à l'aire des sciences humaines, n'avaient jusque-là ressenti que de façon très atténuée les effets du progrès technique.

Ainsi, la critique des objets historiques, confiée jusqu'alors au jugement d'experts se fondant sur leur pratique et leurs connaissances érudites, s'est trouvée largement transférée entre les mains de "scientifiques" utilisant des mesures, des abaques, des lois physiques. Ce phénomène s'est produit relativement tôt en ce qui concerne l'archéologie proprement dite, favorisée par le continuum qu'elle forme avec des disciplines telles que paléontologie, géologie, anthropologie. En se définissant dès son origine comme une discipline archéologique, la codicologie n'a pas manqué d'être influencée par ce modèle, et la réputation de scientificité dont elle a bénéficié d'emblée³⁵ a certainement favorisé son développement.

Cependant, il serait dangereux de se laisser prendre au piège d'une foi trop entière dans les possibilités de techniques d'analyse toujours plus performantes. Tout d'abord, il existe un sujet de discorde qu'il faudra bien se décider à trancher. Un grand nombre des techniques susceptibles de nous renseigner nécessitent le prélèvement d'une parcelle de matière, le plus souvent infinitésimale. Or c'est là une opération à laquelle la quasi-totalité des conservateurs se refusent absolument, pour des raisons qui paraissent relever davantage du tabou que de véritables scrupules scientifiques. Dans la plupart des cas, un tel prélèvement pratiqué avec les précautions nécessaire n'altérerait en rien l'identité de l'objet,

35. Cet état d'esprit est nettement perceptible dans *Les techniques de laboratoire...* (cité *supra*), ou encore dans *Das alte Buch als Aufgabe für Naturwissenschaft und Forschung*, hrsg. v. D. E. Petersen, Bremen, Wolfenbüttel, 1977 (*Wolfenbütteler Forschungen*, 1).

son authenticité, son esthétique, son potentiel d'information historique. Les réticences farouches qui se manifestent à cet égard font songer à celles de ces peuplades primitives qui refusaient de se laisser photographier de peur qu'on leur vole leur âme. Dieu merci, les médecins sont moins scrupuleux à l'égard de notre corps et n'hésitent pas à administrer, lorsqu'il le faut, des remèdes dont ils connaissent les effets secondaires indésirables.

Mais ce n'est finalement là qu'une sorte de différend frontalier qu'une négociation raisonnable serait en mesure de résoudre. D'autres obstacles sont plus profonds, et en premier lieu, le coût de ces opérations. Il est bien certain que les sciences historiques ne se verront jamais accorder des crédits aussi considérables que les sciences exactes. Par nature, l'homme est prêt à investir des ressources énormes dans des recherches qu'il croit utiles pour préparer son avenir, mais beaucoup plus réticent à déployer le même effort pour explorer son passé. Il faut y ajouter le temps et les manipulations matérielles qu'exigent ces opérations, et qui s'opposeraient de toute façon à ce que l'expérience puisse être répétée un nombre de fois suffisant pour parvenir à une conclusion universellement valide. Le manuscrit, en effet, n'appartient pas au domaine des sciences naturelles: c'est un produit de l'invention humaine, un "artefact" dont rien ne garantit que deux exemplaires soient analogues. Si les savants peuvent consacrer le temps qu'ils jugent nécessaire pour étudier les gènes d'un seul ornithorynque, c'est qu'ils savent qu'au terme de leur enquête ils connaîtront les gènes de tous les ornithorynques. Au contraire, l'analyse de tel pigment de telle miniature de tel manuscrit ne nous renseignera que sur lui-même et ne nous permettra, au mieux, que d'avoir quelques présomptions concernant le même pigment dans quelques autres miniatures du même volume.

L'effort de sauvegarde du patrimoine

Largement conditionné, lui aussi, par le progrès des techniques d'analyse, l'essor des activités de restauration a également compté pour beaucoup dans le développement des recherches codicologiques. Ce n'est pas ici le lieu de faire l'historique de ce mouvement; on constatera simplement que l'on a assisté, au cours de ces vingt ou trente dernières années, à un développement spectaculaire des activités menées en faveur de la sauvegarde et de restauration de notre patrimoine livresque³⁶, comme d'ailleurs de l'ensemble de notre patrimoine cul-

36. C'est en Italie, en raison d'un contexte archéologico-codicologique particulièrement riche et de l'existence d'un "Institut pour la pathologie du livre" particulièrement actif, que le mouvement a pris le plus d'ampleur. La réflexion théorique sur le rôle de l'activité restauratrice y a été poussée assez loin; en ce qui concerne ses rapports avec la recherche codicologique, voir par exemple C. FEDERICI, "Archeologia del libro, conservazione ed altro: appunti per un dibattito", dans *Oltre il testo: unità e strutture nella conservazione e nel restauro dei libri e dei documenti*, a c. di R. Campioni (Séminaire, Bologne, 1980), Bologne, 1981 (*Ricerche dell'Istituto per i beni artistici, culturali, naturali della regione Emilia-Romagna*, 5), p. 13-20; ou, sur un plan plus général, F. GUERRIERI, *Teoria e cultura del restauro dei monumenti e dei centri antichi*, Firenze, 1983.

tuel et artistique. C'est un mouvement qui frappe par son universalité et sa spontanéité et qui a été enregistré pratiquement en même temps dans l'ensemble des pays d'Europe. Cette unanimité trahit des motivations profondes qui sont du ressort du sociologue, pour ne pas dire du psychanalyste. Sans véritablement approfondir, on peut assez facilement discerner qu'il s'agit d'un effort collectif pour préserver et mettre en valeur les objets sur lesquels reposent les particularismes de l'identité collective, en réaction contre une uniformisation de la culture induite par le développement des moyens de communication.

On pourrait se demander si ce n'est pas plutôt l'essor des recherches codicologiques qui est responsable du développement des activités de restauration. Deux arguments tendraient à prouver l'inverse. Tout d'abord, sur le plan général, il paraît clair que ce mouvement de préservation de l'environnement culturel et artistique ne constitue qu'une facette d'un mouvement beaucoup plus vaste, qui vise à prendre la défense des différentes composantes du milieu ambiant, et qui s'exprime avec la vigueur que l'on sait. Les Italiens font d'ailleurs preuve d'une remarquable lucidité à cet égard, en regroupant sous l'autorité d'un même ministère l'ensemble des activités qui touchent aux *beni culturali e ambientali*. On en trouve une seconde preuve, plus directe, en observant que les premiers acquis de la codicologie naissante ont consisté plus d'une fois dans la simple appropriation par le monde érudit de connaissances ou d'observations qui, jusque-là, étaient du domaine des restaurateurs, relieurs et autres artisans du livre. L'itinéraire scientifique suivi par un certain nombre de savants, et parmi les plus renommés³⁷, illustre parfaitement cet argument.

La prise en compte de nouveaux témoins

Un dernier facteur a sans doute joué un rôle important dans le développement de la recherche codicologique: il s'agit de l'intérêt qui s'est soudain manifesté pour les manuscrits orientaux, jusqu'alors fort mal connus, et tout spécialement pour les manuscrits hébreux. Autour de ces manuscrits, un certain nombre de savants ont cherché, de manière volontariste et concertée, à créer les disciplines nécessaires pour les faire bénéficier du même niveau de connaissance que les manuscrits occidentaux.

Ce ne sont pas les particularités "exotiques" de ces volumes qui ont constitué une circonstance favorable à la codicologie, mais plutôt le fait que l'absence presque totale de tradition dans ce domaine a conduit les chercheurs à jeter un oeil entièrement neuf sur ce matériau, plutôt que de se contenter de lui appliquer des méthodes d'investigation éprouvées, codifiées, et par là-même inhibitrices de l'innovation. Le rôle joué par la naissance de la paléographie hébraïque est particulièrement manifeste: l'un des tout premiers colloques internationaux tenus

37. Voir, par exemple, P. JODOGNE, "Léon Gilissen: étude pour un portrait", dans *Calames et cahiers...* (cité *supra*), p. 9.

sur ce thème ³⁸ concerne autant, sinon même plus, la codicologie générale que la paléographie proprement dite. On sait en effet que le monde juif ne possède pas de tradition codicologique propre, à l'exception des prescriptions rituelles concernant le Livre saint. Pour le reste, les communautés juives ont élaborés leurs livres sur le modèle de ceux du milieu environnant. Les recherches de codicologie hébraïque touchent donc très directement les domaines latin, grec et autres, et ont constitué un puissant stimulant.

Mieux encore: l'interdisciplinarité qu'exigeait le polymorphisme du livre hébraïque a mis en lumière de façon éclatante que la codicologie ne peut s'accommoder du cloisonnement par aires linguistiques que, par la force des alphabets, la paléographie se voit imposer ³⁹. Pour étudier les techniques de fabrication du livre, il convient en effet de considérer les différentes solutions qui ont pu être apportées à un même problème; et plus ces réponses seront variées et conditionnées par des contextes différents, moins les conclusions qu'on pourra tirer de la confrontation seront ambiguës.

III. QUELQUES SCENARIOS DE PROGRES

Ce rappel de la conjoncture scientifique qui a régné depuis une trentaine d'années, ne prétend pas avoir appris grand-chose à qui que ce soit: il s'agit de phénomènes bien connus, presque de banalités. Mais c'est indéniablement cette conjonction exceptionnelle de facteurs favorables qui a permis à la codicologie de prendre l'essor qu'on lui connaît actuellement. A plusieurs reprises, dans le passé (comme je l'ai brièvement rappelé en commençant), de grands chercheurs avaient déjà lancé des appels en faveur d'une étude plus méthodique du manuscrit. Leurs écrits ne sont pas restés inconnus et leur sentiment a sans doute été partagé par nombre de leurs confrères. Cependant, en l'absence d'un contexte aussi propice, leurs initiatives n'ont pas réussi à mettre en branle un véritable mouvement scientifique. Par ailleurs, tandis que les conceptions théoriques sur la finalité de la codicologie sont responsables de l'orientation de la recherche, ces différents aspects du contexte ont souvent déterminé la forme prise par les opérations de recherche et les moyens mis en oeuvre.

Je voudrais donc esquisser, pour finir, un tableau rapide et partiel de l'évolution de la recherche au cours de ce dernier quart de siècle, de façon à illustrer les différentes façons dont le progrès peut se manifester. Je n'aborderai qu'un certain nombre d'aspects, tous relatifs à la "codicologie matérielle" et, pour rompre avec le ton d'un exposé trop abstrait, je me contenterai de suivre le plan désormais traditionnel en matière d'histoire du livre.

38. *La paléographie hébraïque médiévale* (Paris, 11-13 septembre 1972), Paris, 1974 (*Colloques internationaux du C.N.R.S.*, 547).

39. C'est à l'Université de Jérusalem, à l'initiative du professeur M. BEIT-ARIE, qu'a été organisé, au cours du premier semestre 1991, le premier séminaire de codicologie comparée, réunissant des spécialistes des domaines hébreu, latin, grec et arabe.

La forme du livre

Le premier point à aborder est donc celui de la forme générale du livre, et dans ce domaine la question majeure est celle du passage du *volumen* au *codex*. Il ne s'agit pas simplement de retrouver le plus ancien spécimen d'un objet que nous manions tous les jours, mais plutôt de rechercher les causes et les conséquences d'une mutation que l'ensemble des historiens de la culture écrite s'accorde à considérer comme capitale. Avec le *codex* en effet, c'est une nouvelle façon de lire, ou plutôt d'accéder au texte, qui s'impose, en donnant à l'utilisateur une véritable autonomie par rapport au déroulement séquentiel du discours. Le *codex* peut être feuilleté et permet au lecteur de prendre rapidement connaissance de la structure d'ensemble du texte, ou de se reporter directement au passage qui l'intéresse. Si l'on en croit certains spécialistes de l'anthropologie de l'écriture, le *volumen* appartiendrait encore à la sphère de la culture orale, la culture livresque ne commençant véritablement qu'avec l'apparition du *codex*⁴⁰.

Malheureusement, cette mutation se produit à une époque qui constitue précisément la ligne de partage entre antiquisants et médiévistes, ce qui n'encourage guère l'analyse du phénomène. Cependant, dans le même mouvement qui a entraîné la paléographie à transgresser le hiatus entre Antiquité et Moyen Age pour éclairer les origines de notre écriture, on a tenté d'élucider les origines du *codex*. Ces recherches sont principalement le fait d'Anglo-Saxons, parmi lesquels il faut citer Roberts et Skeat⁴¹ et surtout Turner⁴² dont l'admirable livre sur le *codex* primitif abonde en découvertes codicologiques importantes. Malheureusement, la rareté du matériau subsistant ne laisse guère envisager qu'on puisse pousser la recherche beaucoup plus loin.

Il est cependant un point sur lequel les spécialistes s'accordent depuis longtemps: c'est de voir dans les assemblages de tablettes cirées le prototype du livre à feuillets. Or on n'a pris conscience que très récemment que l'étude de ces tablettes avait été presque entièrement négligée jusqu'à présent. Ce n'est pourtant pas le matériel qui fait défaut: les sables d'Egypte ont livré aux archéologues quelques centaines de tablettes, actuellement éparpillées dans les musées d'Europe, plus ou moins oubliées par les codicologues parce qu'elles n'appartiennent officiellement ni à la papyrologie, ni à la paléographie. Un colloque tenu à Paris, il y a quelques mois, a permis de faire un premier point et de mettre en route des entreprises de recensement⁴³. Tout laisse penser que les tablettes, antiques ou

40. Cf. notamment J. GOODY, *The interface between the written and the oral*, Cambridge (Mass.), 1987, *passim*.

41. C. H. ROBERTS, T. C. SKEAT, *The birth of the codex*, London, 1987. Leur théorie a été récemment contestée par J. VAN HAELST, "Les origines du Codex", dans *Les débuts du codex* (Colloque, Paris, 1985), Turnhout, 1989, p. 13-35.

42. E. G. TURNER, *The typology of the early codex*, Philadelphia, 1977.

43. *Tablettes à écrire, de l'Antiquité à l'époque moderne*, colloque international du C.N.R.S., Paris, 10-11 octobre 1990.

médiévales, feront l'objet d'une intense activité de recherche dans les années qui viennent.

Le parchemin

Au chapitre des supports de l'écriture, je passerai sur le papyrus, qui n'intéresse pratiquement pas les médiévistes.

Le parchemin, pour sa part, a fait l'objet d'une recherche opiniâtre qui, bien longtemps, est restée assez décevante. Malgré les travaux de Reed⁴⁴ qui, au début des années soixante-dix, a mené une enquête approfondie sur la nature de ce support et mis en évidence ses différences avec les autres matériaux façonnés à partir de la peau animale, on pouvait presque penser que le parchemin refuserait toujours d'en dire plus et qu'il resterait indéfiniment muet sur l'animal qui l'a fourni et le processus d'élaboration qu'il a subi. Ce n'est que très récemment que, dans le cadre des recherches menées à l'Istituto per la patologia del libro (Rome), a été mise au point une méthode permettant de déterminer la provenance animale⁴⁵.

Bien qu'elle nécessite l'utilisation du microscope et la présence d'un expert capable d'opérer l'identification, il s'agit d'une technique "légère": peu coûteuse, relativement rapide et non destructive. Aussi, en très peu de temps, cette technique a-t-elle déjà permis d'aboutir à des résultats intéressants sur le plan historique: de résoudre notamment la question de l'origine du parchemin dit "insulaire" (le *vellum* des Anglo-Saxons), qui avait fait couler beaucoup d'encre; ou de montrer que la proportion entre chèvre et mouton est en relation assez étroite avec le lieu de production.

En revanche, il semble se confirmer que la texture du parchemin garde fort peu de traces du traitement chimique qu'il a subi (à moins que l'important colloque tenu à Marbourg en 1987, et dont je n'ai pas encore eu connaissance, ait ouvert quelque nouvelle piste). Le champ des investigations s'en trouve limité d'emblée.

Cependant, le parchemin peut devenir source d'information sans qu'il y ait besoin de recourir aux techniques d'analyse. Ainsi, par exemple, une enquête actuellement en cours sous le nom de "Italia XI", concernant les caractères codicologiques correspondant aux différentes aires culturelles de l'Italie, au XIe siècle⁴⁶ accorde une attention toute particulière au relevé des défauts du parchemin (nature, fréquence, position dans la page, réparations éventuelles). Par ce

44. R. REED, *Ancient skins, parchments and leathers*, Londres, New York, 1972 (*Studies in archaeological science*); ID., *The nature and making of parchment*, London, 1975.

45. Voir A. DI MAJO, C. FEDERICI, M. PALMA, "La pergamena dei manoscritti altomedievali: indagine sulle specie animali utilizzate", dans *Scriptorium*, 39 (1985), p. 3-12; ID., "Indagine sulla pergamena insulare (secc. VII-XVI)", *ibid.*, 42 (1988), p. 131-139.

46. Cf. M. PALMA, "Une enquête sur la production livresque du XIe siècle en Italie: état actuel de la recherche", dans *Actas del VIII Coloquio del Comité internacional de paleografía latina (Madrid, 1987)*, Madrid, 1990, p. 181-184.

moyen, on pense pouvoir se faire une idée de la rareté et donc du prix du matériau, et de l'importance accordée au support en fonction du texte ou du destinataire du volume.

Le papier

Avec le papier, nous entrons dans un domaine beaucoup mieux connu, où la recherche foisonne depuis longtemps. Contrairement au parchemin, produit quasi-naturel travaillé de façon artisanale, le papier est un produit proto-industriel qui nécessite des structures d'élaboration et de commercialisation. L'activité papetière a donc laissé davantage de traces dans la documentation historique. Autre différence capitale, le papier est très riche en traces qui témoignent de son mode de fabrication, et il est normalement "souscrit" par un filigrane, sorte de colophon imagé.

C'est le témoignage de cette marque qui a été exploité depuis très longtemps par les historiens: il suffit de rappeler ici les noms de Zonghi⁴⁷ ou de Briquet⁴⁸. Depuis l'époque de ces pionniers, on a continué à accumuler la documentation sur les filigranes; en Allemagne spécialement, où des collections énormes ont été rassemblées par Gerardy⁴⁹ et surtout par Piccard, dont les albums continuent de paraître régulièrement⁵⁰. Depuis quelque temps, la question à l'ordre du jour est celle de l'informatisation de cette documentation et de son exploitation automatique⁵¹: ce qui ne va pas sans difficulté, car cela implique la mise en oeuvre de procédures de reconnaissance automatique des formes, une technique délicate et qui est loin d'être maîtrisée par les informaticiens.

En raison des possibilités de datation et de localisation qu'il offre, c'est donc le filigrane qui a monopolisé l'essentiel des efforts. La structure physique et les caractères chimiques du papier ont également fait l'objet d'analyses approfondies, pour des raisons qui tiennent essentiellement au souci de conservation.

47. *Zonghi's watermarks: Aurelio and Augusto Zonghi*, A. F. Gasparinetti, ed. by E. J. LABARRE, Hilversum, 1953, in-f° (*Monumenta chartae papyraceae historiam illustrantia*, 3).

48. C.-M. BRIQUET, *Les filigranes: dictionnaire historique des marques du papier dès leur apparition vers 1282 jusqu'en 1600*, a facsimile of the 1907 ed. by A. Stevenson, Amsterdam, 1968, 4 vol. in-f°.

49. On doit surtout à ce savant des recherches très poussées sur la méthode de datation des filigranes: cf. T. GERARDY, *Datieren mit Hilfe von Wasserzeichen: Beispielheft dargestellt an der Gesamtproduktion der schauburgischen Papiermühle Arensburg von 1604-1660*, Bückeburg, 1964 (*Schauburger Studien*, 4); et pour l'application au manuscrit: "Die Beschreibung des in Manuskripten und Drucken vorkommenden Papiers", dans *Codicologica...* (cité *supra*), t.v: *Les matériaux du livre manuscrit*, p. 37-51.

50. G. PICCARD, *Die Wasserzeichenkartei im Hauptstaatsarchiv Stuttgart: Findbücher*, Stuttgart, 1961..., in-f° (*Veröffentlichungen der staatlichen Archivverwaltung Baden-Württemberg, Sonderreihe*).

51. Devant la multiplication des entreprises et des standards de description, la puissante Association internationale des historiens du papier (IPH) vient d'entreprendre l'élaboration d'une norme internationale pour le traitement des filigranes par ordinateur: voir *Gazette du livre médiéval*, n° 16 (Printemps 1990), p. 46-47.

Depuis quelques années, un certain nombre d'orientations nouvelles se dessinent, qui renouvellent la problématique et tendent moins à déterminer la nature et l'origine du matériau qu'à en définir les caractéristiques "codicologiques". Mme Zerdoun⁵² vient de proposer une méthode très complète d'observation des feuillets des volumes de papier visant à décrire toutes les caractéristiques de la feuille produite par le papetier et de la forme sur laquelle elle a été moulée. Les formats du papier, avec toutes les conséquences qu'il entraîne pour la standardisation des dimensions du livre, a fait l'objet des recherches de codicologues⁵³ aussi bien que d'incunabulistes⁵⁴. Plus récemment, on a commencé à s'interroger sur la "qualité codicologique" du papier: non pas celle qui conditionne ses facultés de conservation, mais celle qui pouvait être perçue à l'usage, par l'utilisateur, et déterminait ses choix. On pense également que l'analyse statistique des associations de filigranes au sein des volumes pourrait nous renseigner utilement sur les voies d'acheminement du papier et la façon dont les copistes ou les imprimeurs s'approvisionnaient⁵⁵.

L'outillage du copiste

Lorsqu'on en vient à l'équipement et aux conditions de travail des copistes, c'est pratiquement un constat de totale aporie qu'on est contraint de dresser. Les vestiges archéologiques paraissent quasi inexistantes et les textes sont à peu près muets. Mais je ne crois pas qu'on ait véritablement cherché à rassembler le peu dont on dispose.

C'est avant tout en observant le résultat des opérations effectuées qu'on parvient à reconstituer de façon très idéale le matériel employé: le Prof. Derolez a ainsi pu mettre en évidence un usage assez répandu de la planche à cordelettes ("mastara") pour régler les manuscrits dans l'Italie du XVe siècle⁵⁶. Mais certaines questions restent pendantes: les copistes, par exemple, disposaient-ils ordi-

52. M. ZERDOUN BAT-YEHOUDA, *Les papiers filigranés médiévaux: essai de méthodologie descriptive*, Turnhout, 1989, 2 vol. in 4° (*Bibliologia*, 8).

53. C. BOZZOLO, E. ORNATO, *Pour une histoire...* (cité *supra*), III: "Les dimensions des feuillets dans les manuscrits français du Moyen Age". Voir aussi J. P. GUMBERT, "The size of manuscripts: some statistics and notes", dans *Hellinga Festschrift*, Amsterdam, 1980, p. 277-288.

54. P. NEEDHAM, "Res papyrea: sizes and formats of the late medieval book", communication au colloque *Die rationalisierung der Buchherstellung...* (Wolfenbüttel, 1990; cité *supra*).

55. Ces deux derniers points entrent dans le cadre de projets de recherche, impliquant le concours actif des bibliothèques, qui sont en cours de lancement en France et en Italie. Sur cette dernière, voir C. FEDERICI, E. ORNATO, "Progetto Carta", dans *Gazette du livre médiéval*, n.° 16 (Printemps 1990), p. 1-8.

56. A. DEROLEZ, *Codicologie des manuscrits humanistiques sur parchemin*, Turnhout, 1984 (*Bibliologia*, 5), p. 70-81. Une autre technique de réglure a été récemment découverte par J. P. GUMBERT: "Ruling by rake and board: notes on some late medieval ruling techniques", dans *The role of the book in medieval culture* (symposium, Oxford, 1982), Turnhout, 1986 (*Bibliologia*, 3), p. 41-54.

nairement du compas et de l'équerre que supposent certaines analyses de la mise en page ⁵⁷?

Une idée circule depuis un certain temps, qui permettrait peut-être de combler jusqu'à un certain point les carences de notre documentation. Il s'agirait d'exploiter de façon systématique les représentations du copiste au travail qui foisonnent dans les manuscrits, et qui sont parfois fort riches de détails (surtout lorsqu'on s'avance vers la fin du Moyen Age). Mais l'abondance même de ces représentations, jointe au caractère manifestement conventionnel de nombre d'entre elles, rendent a priori la tâche extrêmement ardue; de sorte que cette voie n'a guère été sérieusement explorée jusqu'à présent. Le seul travail de quelque envergure qui ait été entrepris en ce sens concerne le copiste hébraïque ⁵⁸, et relève davantage de l'iconographie proprement dite que de la codicologie ⁵⁹.

Encres et couleurs

En ce qui concerne les pigments et les colorants, on a au contraire affaire à un domaine où la recherche est extrêmement vigoureuse, comme en a témoigné le colloque organisé il y a peu à Orléans ⁶⁰. Ce sont des recherches qui ont déjà une tradition assez ancienne. Intéressant un grand nombre de disciplines archéologiques (historiens des arts picturaux, textiles, céramiques, verriers...), elles motivent assez profondément les scientifiques et bénéficient d'un important soutien de la part de l'industrie chimique. Aussi est-ce dans ce domaine que les procédés d'analyse les plus sophistiqués sont mis en oeuvre: tel le cyclotron, utilisé pour analyser l'encre de la Bible de Gutenberg ⁶¹, ou la micro-sonde à excitation

57. Cf. L. GILISSEN, *Prolégomènes à la codicologie: recherches sur la construction des cahiers et la mise en page dans les manuscrits médiévaux*, Gand, 1977, p. 125 sqq.; et a contrario, C. BOZZOLO, D. COQ, D. MUZERELLE, E. ORNATO, "L'artisan médiéval et la page: peut-on déceler des procédés géométriques de mise en page?", dans *Artistes, artisans et vie artistique au Moyen Age* (congrès international, Rennes, 1983), t. III: *Fabrication et consommation de l'oeuvre*, Paris, 1990, p. 295-305.

58. T. METZGER, "La représentation du copiste dans les manuscrits hébreux médiévaux", dans *Journal des savants*, an. 1976, p.2-53.

59. Il est à noter que les schémas de description de scènes d'écriture (copiste ou auteur) sont proposés pour la constitution de répertoires iconographiques (par exemple: F. GARNIER, *Thesaurus iconographique: système descriptif des représentations*, Paris, 1984) restent beaucoup trop généraux et très insuffisants pour une exploitation codicologique de ce matériau. La mise au point d'un protocole d'observation nécessite de toute évidence la collaboration de codicologues et de paléographes, qui savent l'importance de certains détails infimes (emploi de la plume ou du calame; nombre et position des enciers; écriture sur feuille, sur cahier ou sur codex relié; figuration de la réglure,...).

60. *Pigments et colorants de l'Antiquité et du Moyen Age: teinture, peinture, enluminure; études historiques et physico-chimiques* (colloque, Orléans, 1988), Paris, 1990.

61. Voir R. N. SCHWAB et al., "Cyclotron analysis of the ink in the 42-line Bible", dans *Papers of the Bibliographical Society of America*, 77 (1983), p. 285-315.

moléculaire induite par laser (effet Raman), capable d'identifier des substances organiques complexes telles que les pigments d'origine végétale ⁶².

Comme je l'ai laissé entendre plus haut, sur un plan plus général, je crains qu'il ne faille davantage s'émerveiller des prouesses techniques réalisées et de la précision du résultat des analyses que de l'acquis qu'elles nous procurent. Car on est très loin de pouvoir pratiquer ces identifications sur une échelle qui permettrait les généralisations indispensables sur le plan historique.

En revanche, on a énormément appris du livre que Mme Zerdoun a consacré aux encres noires ⁶³ et dans lequel elle a rassemblé un important corpus de recettes occidentales et orientales, précisément datées et localisées pour la plupart.

La formation des cahiers

Le traditionnel plan de présentation nous amène à aborder ce qui touche à la formation des cahiers, la piqûre, la réglure, la mise en page — bref, la formation du livre proprement dite. Ce sont là des points sur lesquels l'attention de tous les codicologues s'est longuement attardée: au point qu'on pourrait s'imaginer qu'ils constituent toute la codicologie, et qu'il n'y a guère de publication de texte qui n'en traite abondamment (et de façon plus ou moins avisée) pour peu que l'auteur ait quelque prétention codicologique.

En ce qui concerne les cahiers, le grand acquis en ce domaine est dû à L. Gilissen ⁶⁴ qui nous a démontré qu'il fallait raisonner, pour le parchemin, de la même façon que pour le papier: c'est-à-dire en termes d'in-folio, d'in-quarto, éventuellement d'in-octavo; et qu'il était possible de retrouver la peau entière de l'animal à travers les feuillets. (Des recherches plus récentes tendraient à montrer que la formation du cahier par simple pliage de peaux entières ne constituait certainement pas une norme absolue.)

Mais au-delà de ce principe technologique, nos connaissances restent extrêmement imprécises et l'on est encore bien loin de cerner l'histoire et la géographie des différents types de cahiers. Dans quelle mesure le choix entre quaternion, quinion, sénion dépend-il de la nature ou de la qualité du matériau, de traditions locales, des dimensions ou de la destination du volume? Comment ces différents choix ont-ils évolué dans le temps? Une contribution très intéressante nous a été fournie sur ce point par A. Derolez, dans sa recherche sur les manus-

62. Voir J. VEZIN, "La micro-sonde Raman-Laser: un nouvel instrument d'analyse des pigments dans les enluminures", dans *Scriptorium*, 38 (1984), p. 325-326; B. GUINEAU et al., "Identification de bleu de lapis-lazuli dans six manuscrits à peintures du XIIe siècle provenant de l'abbaye de Corbie", *ibid.*, 40 (1986), p. 157-171.

63. M. ZERDOUN BAT-YEHOUDA, *Les encres noires au Moyen Age (jusqu'à 1600)*, Paris, 1983 (*Documents, études et répertoires* publ. par l'Institut de recherche et d'histoire des textes).

64. L. GILISSEN, *Prolégomènes à la codicologie: recherches sur la construction des cahiers et la mise en page dans les manuscrits médiévaux*, Gand, 1977.

crits humanistiques⁶⁵. Ses relevés montrent en effet que ces choix n'étaient pas aléatoires, puisqu'on voit le même copiste travailler régulièrement en quaternions lorsqu'il est à Naples, puis en quinions lorsqu'il se transporte à Florence. Cette observation laisserait penser qu'en sus des facteurs que j'ai évoqués, la façon dont le matériau est commercialisé et fourni au copiste a une incidence certaine.

Mais c'est là le plus loin que l'on puisse aller à l'heure actuelle. Et ceci bien que l'ensemble des codicologues et de catalographes se fassent un devoir scrupuleux de relever exactement la composition des cahiers de chacun des volumes qui leur passent entre les mains, et que la typologie des cahiers soit une des données le plus universellement prise en compte dans les bases de données qui incluent des caractères codicologiques. Mais, dans le même temps, on ne dispose d'aucun mode de notation de la collation des cahiers qui soit véritablement efficace ou universellement adopté. On a là un magnifique exemple d'accumulation quasi gratuite de données inexploitable ou inexploitées.

La réglure

La préparation des cahiers se poursuit par la réglure, dans laquelle il convient de distinguer la technique de traçage utilisée, d'une part, et la combinaison de lignes tracées sur la page (le schéma), de l'autre.

Pour la technique, les choses commencent à devenir claires en ce qui concerne les différentes façons d'exécuter la réglure à la pointe sèche. Il est vrai que c'est un sujet qui a retenu l'attention depuis fort longtemps: les premières observations systématiques remontent à Jones, Rand et Lowe⁶⁶ dans les années trente, alors que les codicologues s'intitulaient encore paléographes. Mais dès qu'on abandonne la haute époque, on retombe dans le domaine de l'inconnu, ou à peu près. Le problème du passage de la réglure en relief (type pointe sèche) à la réglure tracée (que ce soit à la mine ou à l'encre) est pourtant lourd d'implications, puisque les procédés traçants nécessitent le réglage une à une de chacune des faces de tous les feuillets, alors que le pointe sèche permet de régler en une seule opération les deux faces de plusieurs feuillets. Comment et pourquoi les copistes ont-ils pu renoncer à un tel avantage? C'est une question qu'on ne semble guère avoir cherché à élucider. Pas plus d'ailleurs qu'on n'a tenté de com-

65. A. DEROLEZ, *Codicologie des manuscrits...* (cité supra).

66. E. K. RAND ("Traces de piqûres dans quelques manuscrits du haut Moyen Age", dans *Académie des Inscriptions et belles-lettres, Comptes rendus des séances*, année 1939, p. 410-432) et L. W. JONES ("Pin pricks at the Morgan Library", dans *Transactions of the American Philological Association*, 70, 1939, p. 318-329; voir également "Prickings as clues to date and origin: the VIIIth century", dans *Medievalia et Humanistica*, 14, 1962, p. 15-13) ont été les premiers à observer les piqûres. Dès la même époque, leurs travaux sur les scriptoria de Tours et de Cologne (cités supra) avaient considérablement éclairé la chronologie des modes de réglure à la pointe sèche ("old"/"new" style). Leurs différentes variantes sont systématiquement décrites, dès les premiers volumes des *CLA*, par Lowe qui accorde en outre une grande importance au redoublement des lignes de justification (*bounding lines*).

prendre ce qui préside au choix entre réglure à la mine ou à l'encre, et dans ce dernier cas, au recours à la couleur.

Les schémas de réglure, par contre, ont été mieux traités: sans doute parce que c'est un sujet moins austère et que la combinaison de lignes qui structurent l'espace de la page est douée d'une certaine vertu esthétique à laquelle l'oeil du codicologue n'est pas insensible. Là encore, la recherche est relativement ancienne, puisque dès les années trente K. et S. Lake avaient soigneusement noté les différents schémas employés dans les manuscrits grecs et en avaient esquissé une typologie ⁶⁷. Mais la question était restée confinée au domaine grec et avait été un peu perdue de vue, jusqu'à ce que les recherches de L. Gilissen ⁶⁸ et du P. J. Leroy ⁶⁹ en soulignent à nouveau l'intérêt.

Sur ce sujet, on commence vraiment à disposer d'instruments de référence efficace, avec le monumental répertoire de réglures grecques compilé par le P. Leroy, ou le corpus des réglures des manuscrits hébraïques datés publié tout récemment par Mme Dukan ⁷⁰. Signe d'une avancée évidente sur ce plan, on a déjà pu passer du stade de la simple typologie formelle et technique — telle que l'esquissent ces répertoires — à une approche historico-géographique, avec les observations d'A. Derolez sur les manuscrits humanistiques.

La mise en page

En relation organique très étroite avec les schémas de réglure qui la soutiennent, on en arrive à la mise en page proprement dite — ou, selon une autre terminologie très en vogue depuis quelque temps, la mise en texte. Nous sommes là au sein de la terre d'élection des codicologues, et surtout à l'exact point de rencontre entre codicologues, paléographes et philologues.

Faire tenir dans un espace donné, dont les dimensions sont imposées par le matériau, une quantité plus ou moins calculée de signes dont la taille est conditionnée par les lois de l'écriture, tout en rendant compte de l'architecture intellectuelle du texte et en cherchant à ménager les efforts du lecteur, voire à lui communiquer une certaine impression esthétique: voilà comment on pourrait résumer la problématique de la mise en page. La complexité même de cette formulation traduit à la fois la richesse du sujet et la multiplicité des points de vue sous lesquels il peut être abordé. Aucun ou presque n'a été négligé, et le très beau volume que viennent de faire paraître J. Vezin et H.-J. Martin ⁷¹ montre qu'au-delà des spécialistes, c'est un sujet susceptible de capter l'attention d'un vaste public.

67. K. and S. LAKE, *Dated Greek minuscule manuscripts to the year 1200*, Boston, 1934-1939, 10 vol., et *Indices*, Boston, 1945 (*Monumenta palaeographica vetera*).

68. GILISSEN, "Un élément codicologique trop peu exploité: la réglure", dans *Scriptorium*, 23 (1969), p. 150-162.

69. J. LEROY, *Les types de réglures des manuscrits grecs*, Paris, 1976 (Institut de recherche et d'histoire des textes, *Bibliographies, colloques, travaux préparatoires*).

70. M. DUKAN, *La réglure des manuscrits hébreux au Moyen Age*, Paris, 1988.

71. *Mise en page et mise en texte du livre médiéval*, sous la dir. de H.-J. Martin et J. Vezin, Paris, 1990.

Pour des raisons de brièveté, il m'est impossible de détailler ici les différentes recherches qui se sont développées dans ce domaine. On me permettra néanmoins de signaler que c'est un domaine où les méthodes de la codicologie quantitative se sont particulièrement illustrées, et où elles ont fourni des résultats extrêmement probants⁷². En fondant son observation sur d'importants corpus conditionnés de différentes façons dans l'espace et dans le temps, mais aussi par divers facteurs culturels, sociaux, économiques (dont certains sont a priori étrangers à l'histoire du livre), elle a pu parvenir à des conclusions qui vont très au-delà de la simple typologie historico-géographique et montrer par quel jeu subtil d'actions et de réactions le livre, et tout spécialement la page, cherche sans cesse à optimiser son organisation tout en s'adaptant à son environnement. C'est là un sujet qui mériterait d'amples développements, que je ne puis envisager ici. Je laisse donc au professeur Ornato le soin de vous présenter le détail de ces recherches, de la problématique qu'elles supposent et des principaux résultats qu'elles ont acquis depuis une dizaine d'années.

La reliure

Je passe sans m'arrêter sur un certain nombre de questions qu'on peut rattacher plus ou moins directement à la codicologie matérielle, pour en venir directement à la reliure.

De tous les domaines qui ont été abordés jusqu'à présent, c'est peut-être dans celui-ci que les progrès les plus spectaculaires ont été accomplis et que se manifeste le mieux, à l'instant présent, la vigueur de l'élan codicologique. Il y a une trentaine d'années, on ne connaissait pratiquement rien à la reliure médiévale. Plus grave encore, on faisait régulièrement disparaître définitivement les témoignages de cette technique au nom de la restauration⁷³. Pourtant la reliure, en général, attire depuis longtemps l'attention des amateurs; mais c'est son décor, beaucoup plus que sa structure, qui fait l'objet de leur curiosité. Or ce n'est pas précisément par là que brillent les reliures médiévales.

Dès les années cinquante, les travaux de Mlle Van Regemorter⁷⁴ avaient

72. Voir notamment: C. BOZZOLO, D. COQ, D. MUZERELLE E. ORNATO, "Noir et blanc: premiers résultats d'une enquête sur la mise en page dans le livre médiéval", dans *Il libro e il testo* (convegno internazionale, Urbino, 1983), Urbino, 1984, p. 5-222; IID., "Page savante, page vulgaire: étude comparative de la mise en page des livres en latin et en français écrits ou imprimés en France au XVe siècle", dans *La présentation du livre* (colloque, Nanterre, 1985), Nanterre, 1987, p. 121-133; D. MUZERELLE, "Normes et recettes de mise en page dans le codex pré-carolingien", dans *Les débuts du codex...* (cité *supra*), p. 125-156.

73. Cf. A. J. SZIRMAI, "Stop destroying ancient bindings, dans *Gazette du livre médiéval*, n° 13 (Automne 1988), p. 7-9.

74. B. VAN REGEMORTER, "La reliure des manuscrits grecs", dans *Scriptorium*, 8 (1954), p. 3-23; "Le codex relié depuis son origine jusqu'au haut Moyen Age", dans *Le Moyen Age*, 61 (1955), p. 1-26; "La reliure byzantine", dans *Revue belge d'archéologie et d'histoire de l'art*, 36 (1967), p. 99-142.

commencé à défricher le terrain, notamment en mettant en évidence les différences fondamentales de structure entre reliures orientales et occidentales. Mais ce n'est que depuis les dix dernières années on assiste à un développement réellement phénoménal des recherches. En l'espace de peu de temps, nous avons vu paraître les ouvrages de L. Gilissen⁷⁵ et de D. Carvin⁷⁶, qui nous montrent la variété et la technicité des différentes méthodes de couture, d'attache des ais, de tressage de la tranche-file... Dans le même temps, le professeur Nascimento nous montrait comment, dans le cadre d'un ensemble cohérent (les manuscrits d'Alcobaça), on pouvait observer à la fois l'homogénéité des techniques et leur évolution historique⁷⁷; tandis que Mme Gid apportait une contribution majeure à la connaissance du décor des reliures du bas Moyen Age⁷⁸. J. Vezin, de son côté, a mis en évidence les techniques de décoration très spécifiques de l'époque carolingienne et montré qu'il en subsistait, dans nos bibliothèques, des vestiges insoupçonnés⁷⁹.

En Italie, sous l'impulsion de l'Istituto per la patologia del libro et dans le cadre de l'effort général de préservation du patrimoine, la recherche a pris une dimension plus spectaculaire encore, avec l'enquête nationale sur les reliures médiévales lancée il y a trois ou quatre ans. Avant même qu'elle ait atteint son objectif, cette opération a déjà contribué de façon très concrète au développement de nos connaissances: le protocole de description qui a été élaboré à cette fin (et qui compte quelque 200 pages !)⁸⁰ constitue en lui-même un véritable manuel technique et offre une typologie très poussée pour chacun des éléments

75. L. GILISSEN, *La reliure occidentale antérieure à 1400 d'après les manuscrits de la Bibliothèque royale Albert-Ier à Bruxelles*, Turnhout, 1983 (Bibliologia, 1).

76. D. CARVIN, *La reliure médiévale d'après les fonds des bibliothèques d'Aix-en-Provence, Avignon, Carpentras et Marseille*, Arles, 1988. L'intérêt des praticiens de la reliure pour les aspects historiques de leur métier se manifeste également dans des publications plus spécialisées, telles que: *Les tranche-files brodées: étude historique et technique*, Paris, 1989 (Bibliothèque nationale, Service de la Conservation et de la Restauration).

77. A. A. NASCIMENTO, *Encadernação portuguesa medieval: Alcobaça*, Lisboa, 1984 (*Temas portuguesas*).

78. D. GID, *Catalogue des reliures françaises estampées à froid (XVe-XVIe siècle) de la Bibliothèque Mazarine*, Paris, 1984.

79. J. VEZIN, "Les reliures carolingiennes de cuir à décor estampé de la Bibliothèque nationale", dans *Bibliothèque de l'École des chartes*, 8 (1970), p. 113 "Dix reliures carolingiennes provenant de Freising", dans *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France*, an. 1985, p. 264-274; "Les plus anciennes reliures de cuir estampé du domaine latin", dans *Scire litteras, Forschungen zur mittelalterlichen Geistesleben* (Mélanges Bernhard Bischoff), München, 1988 (Bayerische Akademie der Wissenschaften, Philologisch-historische Klasse, Abhandlungen, n. Folge, 99), 393-408.

80. Istituto centrale per la patologia del libro, *Scheda di censimento delle legature medievali*, Roma, s.d. (1989). Sur cette entreprise, voir C. FEDERICI, "Un progetto di censimento informatizzato delle legature medievali", dans *Gazette du livre médiéval*, n.° 8 (Printemps 1986), p. 6-10; et ibid., n.° 11 (Automne 1987), p. 35. Dans le même temps, une enquête très poussée a été conduite sur les reliures grecques de la Bibliothèque Vaticane: cf. C. FEDERICI, K. HOULIS, *Legature vaticane bizantine*, Roma, 1988.

ou chacune des opérations, pour les différents types de décoration et la nomenclature des fers.

Ce mouvement trouve largement écho en Europe: les Britanniques ont formé un groupe de travail qui prépare la mise en route d'un recensement analogue dans leur pays⁸¹; en France également a été lancée, depuis un an environ, une opération de répertoriage des reliures médiévales⁸². Il est clair que nous devons nous attendre, dans les années qui viennent, à de nombreuses découvertes.

* * *

Avec la reliure s'achève ce tour d'horizon que, pour rester dans des limites maîtrisables, j'ai volontairement choisi de limiter à la codicologie matérielle. Il est évident qu'il ne s'agit que d'un aspect de la codicologie. Pour en effectuer un tout complet, il aurait fallu encore envisager toute la problématique et toutes les recherches qui ont trait à la production et à la circulation des livres, aux bibliothèques, à l'organisation et au statut social des différents métiers du livre... Chacun de ces autres domaines pourrait donner lieu à un bilan analogue à celui que je viens d'esquisser. Mais mon intention n'était certainement pas de dresser un tableau complet et exhaustif de la codicologie; et même sur les points que j'ai successivement abordés, il m'a fallu rester assez superficiel.

Ce que j'espère avoir montré par cette énumération (peut-être un peu trop systématique), c'est que, globalement, la codicologie s'est développée de façon importante et relativement régulière depuis une vingtaine d'années; mais que selon les différents aspects particuliers du livre, la recherche a progressé de manière très variée et abouti à des situations fort diverses.

Dans certains cas (comme la forme du livre), on a affaire à une question posée de longue date et dont les implications ont été explorées a priori, mais qu'il semblait difficile d'étudier, faute de matériau. Pour débloquer la situation, il a fallu songer à faire entrer dans le champ de l'enquête de nouveaux témoins (les tablettes) que, pour de simples raisons de cloisonnement des disciplines, on n'avait pas eu l'idée d'interroger. Avec le papier, nous avons l'exemple d'un domaine où une longue tradition de recherche a focalisé l'attention sur un seul aspect, stérilisant ainsi partiellement le sujet. En posant le problème en des termes différents, celui-ci prend une nouvelle richesse.

Pour le parchemin, l'impossibilité de tirer quelque renseignement du matériau a longtemps empêché qu'on se pose trop de questions à son sujet. Les pigments, au contraire, donnent l'exemple d'un domaine où les moyens d'investigation existent, mais sont tellement disproportionnés avec les résultats qu'ils procurent que ceux-ci restent trop fragmentaires pour qu'une véritable problématique puisse se dégager. A l'inverse encore, la formation des cahiers et la réglure

81. Cf. *Gazette du livre médiéval*, n° 15 (Automne 1989), p. 44.

82. Cf. *ibid.*, n° 16 (Printemps 1990), p. 47.

nous montrent des domaines facilement accessibles, où l'accumulation de données foisonnantes et multiformes ne suffit pas à faire émerger une problématique cohérente.

Pour la reliure au contraire, qui n'est pas une technique fossile et où nous pouvons nous laisser enseigner par les artisans contemporains la façon dont les problèmes se posent, il a suffi d'entreprendre l'observation pour recueillir une ample moisson. Avec la mise en page, enfin, on découvre un domaine tellement vaste et motivant qu'il est susceptible de multiples approches, dont la complémentarité assurent la richesse.

De tout cela il résulte, semble-t-il, qu'en codicologie comme dans toute autre domaine, le progrès de la recherche — du moins le progrès réel: celui qui consiste non pas à connaître plus de détails, mais à comprendre mieux les phénomènes — dépend finalement moins de la puissance des moyens de recherche mis en oeuvre ou de la masse des informations recueillies que de l'élaboration d'une problématique fondée sur la réflexion. Sur bien des points, il reste à faire des efforts d'imagination pour dégager les questions essentielles à l'interprétation de l'évolution du livre, à l'identification des facteurs qui la déterminent.